

JEUDI 17 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2019



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

06

10 ANS



L'AVENTURIÈRE MARINA VLADY

©DR



Sur le tournage de Conversation secrète ©DR

Francis Ford Coppola J-1

Le temps des expérimentations

PAGE 2



Marco Bellocchio

Retour sur sa master class

PAGE 2

Lina Wertmüller

Une oeuvre singulière

PAGE 4

Marché du film classique

Le patrimoine et la presse

PAGE 4

Quiz Astérix

Sont-ils fous ces Gaulois?

PAGE 3

Marina Vlady : « Je ne suis pas la Princesse de Clèves ! »

Elle a choisi les films qu'elle présente au festival Lumière. Ils témoignent d'une carrière riche et audacieuse.



Que la fête commence (1974)

LES FILMS DU JOUR

Le Temps de vivre
> PATHÉ BELLECOUR, 16h30
Un amour de Tchekhov
> LUMIÈRE BELLECOUR, 17h15
Que la fête commence
> CINÉMA COMŒDIA, 19h30

Au téléphone, on reconnaît sa voix entre toutes : claire, un peu chantante, un sourire au bout du (sans) fil. Marina Vlady est une aventurière : elle l'a été dans sa carrière au cinéma et au théâtre, elle l'a été aussi dans sa vie personnelle, qui l'a trimbalée d'Afrique en URSS, bien avant la chute du régime soviétique. Elle est la fille cadette d'une famille de Russes émigrés avant la Révolution, les Poliakov. Deux de ses sœurs, Odile Versois et Hélène Vallier, étaient également comédiennes, ce qui leur a permis de jouer ensemble, sur scène, *Les Trois sœurs*, de Tchekhov. La carrière de Marina Vlady est à la fois prodigieuse, riche de près de cent films, et mystérieuse : il y a les incontournables, Godard, Welles, et cette *Princesse de Clèves* version Jean Delannoy qui exaltait sa beauté. Mais aussi des œuvres plus rares, des « films orphelins », qui sont parfois les sommets de parcours de cinéastes moins célèbres. « C'est toute l'histoire de ma carrière, j'ai toujours privilégié les textes et les rôles, sauf quand j'avais vraiment besoin d'argent ! » En témoignent les films rares qu'elle a choisis pour cet hommage lyonnais. « Je suis heureuse de l'invitation du festival Lumière. Généralement, on me dit : tiens, tel film a été restauré, peux-tu venir le présenter ? A Lyon, j'ai choisi les films que je voulais montrer. » Elle nous explique ses choix.

Avant le déluge, d'André Cayatte

C'est mon premier grand rôle français après dix films en Italie. J'ai débuté à

10 ans en Italie. J'y ai vécu jusqu'à mes 17 ans et mon mariage avec Robert Hossein. J'avais avec moi ma mère et une de mes sœurs. J'ai eu des premiers rôles, comme *Jours d'amour*, avec Mastroianni, un très beau film. J'étais une grande adolescente, à 13 ans je faisais 1m70, physiquement j'étais déjà une jeune femme. L'un de mes premiers rôles en Italie était celui d'une fille mère, alors que je n'avais aucune notion de ce qu'était le sexe ou la maternité !

Mon souvenir de Cayatte ? Un aigle. Il avait une gueule d'aigle, des yeux très perçants. Il était très autoritaire, mais il nous aimait beaucoup, on était ses « petits ». Un premier grand rôle en français, j'ai eu beaucoup de mal. En Italie, il n'y avait pas de son direct, je pouvais bafouiller mes répliques, là il fallait qu'on entende ma voix. L'ingénieur du son avait une baguette et me tapait sur les fesses pour que je parle plus fort !

Le Lit conjugal, de Marco Ferreri

Un film magnifique, d'une drôlerie, d'un anticléricalisme délirant ! Marco Ferreri était un homme charmant, un copain avec lequel je me suis tout de suite merveilleusement entendue. Je me souviens de cette fois où, de façon impromptue, après qu'on avait tourné sur la plage d'Ostie, il s'était déshabillé et avait plongé dans la mer. Je l'avais suivi ! Il m'avait raconté qu'il avait fait partie des plongeurs d'attaque de l'Italie fasciste. Lui, l'anarchiste !

Le film m'a valu le Prix d'Interprétation au Festival de Cannes 1963. Je ne m'y attendais pas du tout. On m'a prévenue la veille, je suis tombée de ma chaise, j'ai vite enfilé une petite robe noire !

Un amour de Tchekhov, de Sergueï Youkevitch

J'y tiens beaucoup. Un film sur Tchekhov, mon auteur préféré ! En russe ! J'étais une star en Russie depuis le succès de *La Sorcière*, en 1956, un beau film tiré

d'un récit de Kouprine. Le tournage a duré près d'un an et demi, parce qu'on respectait le rythme des saisons. J'avais une suite dans un hôtel et j'y ai accueilli tout ce que Moscou comptait comme créateurs et comme personnages intéressants. Et c'est à cette période que j'ai rencontré Vladimir Vissotski [acteur, poète et chanteur, toujours au bord de la dissidence, une star dans l'URSS des années 70]. Nous nous sommes mariés, j'ai vécu en URSS pendant douze ans.

Elles deux, de Marta Meszaros

Un de mes plus beaux rôles, très concret. Et puis Marta Meszaros a écrit au débotté une petite scène pour que Vladi Vissotski vienne me rejoindre en Hongrie et jouer avec moi. Une scène superbe, il neigeait, sur la route de grands réverbères se balançaient. C'est la seule fois où l'on a joué ensemble. Les autorités soviétiques avaient toujours fait interdire nos projets communs. Il reste ça, au moins.

Le Temps de vivre, de Bernard Paul Que la fête commence, de Bertrand Tavernier

Bertrand Tavernier était l'attaché de presse de ce film militant de Bernard Paul, sur la classe ouvrière, que j'aime beaucoup. Nous l'avons fini pendant les grandes grèves de mai 68, on nous avait permis de continuer à cause du sujet. On l'a présenté dans toute la France, avec des débats. On était une bande formidable : Bernard Paul, Françoise Arnoul qui était sa compagne, Michel Cournot. Et Bertrand. Je crois que c'est le souvenir de nos gueuletons, ces soirées où l'on rigolait et chantait, qui lui a donné l'idée de me faire jouer la favorite du Régent dans *Que la fête commence*. Il a senti quelle bonne femme j'étais réellement : au fond, je ne suis pas la Princesse de Clèves, je suis plutôt la Marquise de Parabère !

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

PRIX LUMIÈRE J-1

Coppola, cinéaste joueur



Coup de coeur (1982)

A la période des grands succès succède celle des expérimentations, plus fécondes esthétiquement que financièrement.

Au tournant des années 80, Francis Ford Coppola entame une période paradoxale et passionnante de sa carrière. Il sort triomphant de la décennie 70, avec une enfilade de chefs-d'œuvre qui furent aussi des succès, parfois énormes : *Le Parrain 1 & 2*, *Conversation secrète* et *Apocalypse now*, ces deux derniers récoltant chacun la palme d'or cannoise. Coppola était alors le roi de la critique et du box-office, l'un des nababs du Nouvel Hollywood. En passant les années 80, sa fortune commerciale va dévisser non sans produire quelques étincelles artistiques.

Il va d'abord s'attacher à développer son studio Zoetrope en produisant les films de réalisateurs amis ou protégés. Hormis *Kagemusha* (autre Palme d'or), ces films n'ont pas marqué leur époque et se sont avérés des échecs financiers. Sous sa casquette de cinéaste, Coppola a envie d'expérimenter. Il se lance dans *Coup de coeur*, une production extrêmement coûteuse où il se fait pionnier d'un tournage en technologie numérique qu'on appelait encore à l'époque la vidéo.

Le film se soldera par un désastre financier mais cette comédie musicale mélancolique est un bijou de romantisme et de recherche esthétique. Dépit, Coppola part ensuite à Tulsa et y tourne deux films rapides à petits budget, *Outsiders* et *Rusty James*, deux séries B à l'échelle du *Parrain* ou d'*Apocalypse now*. De nouveau,

le succès est mitigé mais ces deux pépites restent des bornes importantes dans la filmo du cinéaste. *Outsiders* est un teenage movie à la patine vintage où des rebelles sans cause gribouillent les graffitis américains des bandes adolescentes.

Rusty James est resté culte auprès des cinéphiles français. Coppola y fait feu formaliste de tout bois, déployant un somptueux noir et blanc parfois piqueté de couleurs, jouant avec les cadrages et les focales, compensant par une fête sensorielle totale la légèreté des enjeux dramaturgiques. Pendant trois ou quatre années, Coppola aura risqué sa fortune, sa place au sommet et son crédit hollywoodien pour expérimenter de nouvelles façons de produire et de réaliser : pour un cinéaste de cette envergure et de ce statut, le geste fut aussi rare qu'admirable. — Serge Kaganski

LES COPPOLA DU JOUR

Cotton Club
> INSTITUT LUMIÈRE, 1^{ère} salle, 21h
Dracula
> PATHÉ BELLECOUR, 21h30
The Outsiders: The Complete Novel
> UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE, 17h45
Tucker: L'Homme et son rêve
> CINÉMA MDP / Pierre-Bénite, 20h
Tetro
> CINÉMA LE LEM / Tassin La Demi-Lune, 20h30

LUCIDITÉ

« Je n'ai jamais fait de films réalistes »

Lors de sa Master class, Marco Bellocchio a parlé avec modestie de sa méthode de cinéma.

Une œuvre modérée

« Je suis un anarchiste non violent, un révolutionnaire modéré. Je me suis parfois trompé, mais j'ai toujours réalisé ce qui me passait par la tête, sans jamais faire attention à la cohérence de mon travail. Je suis contre l'autorité des pères mais je suis contre la violence. Je suis contre le terrorisme et ceux qui tuent au nom d'un symbole. »

Le pouvoir du cinéma

« A mes débuts, on était tous convaincus que le cinéma pouvait changer les choses. Mais je me rends compte que c'était un peu naïf de penser qu'il pouvait être une arme. Il y a eu toutefois une période, dans le cinéma italien, où tous les films se positionnaient en opposition au pouvoir en place, à la démocratie chrétienne. Puis, à partir du moment où la gauche est arrivée au pouvoir, chacun s'est tourné vers un chemin très personnel, moins politique. Aujourd'hui, il n'y a plus de front compact. »

Le patriarcat

« J'ai toujours ressenti une grande rage à l'encontre de ceux qui imposent leur loi. La figure de l'autorité est nécessaire, mais pas celle de l'obéissance à tout prix. Je n'ai jamais été victime de violences, mais je refuse ces attitudes. »



Le réel

« Je ne suis pas historien et je ne fais pas du cinéma pour rester fidèle à la réalité. Je n'ai d'ailleurs jamais réalisé de films réalistes. Parfois, des images qui ne sont pas dans mes scénarios me viennent et je procède alors à de petites corrections. J'aime souligner des choses de façon provocante, en sortant des sentiers battus. »

Berlusconi

« Je ne juge jamais mes personnages, mais il y a des personnages indéfendables. Berlusconi est l'un d'entre eux. J'ai voulu faire un film sur lui il y a quelques années, mais cette envie est très vite passée. Sa fortune fait que je n'ai jamais eu pitié de lui. Et la haine que j'avais à son égard a cessé de m'habiter. Personne en Italie ne se scandalise plus pour Berlusconi. »

— Propos recueillis par Benoit Pavan

Totalement Réversible

Quand je rencontre Gaspar Noé en juin 2017 dans un café parisien de la rue du Faubourg Saint-Denis où il vient en voisin, *Irréversible* est déjà un adolescent (16 ans déjà !). Il s'apprête à être projeté à la Cinémathèque française dans un programme sobrement baptisé : « *Scandales et controverses* ». Noé n'a pas encore pensé à renverser son arche, mettant le début au début et la fin à la fin. Du moins n'est-il pas encore passé à l'acte. *Irréversible* l'est donc toujours. Le cinéaste est souriant, affable, affiche un premier degré propre à désamorcer toutes arrières-pensées sur son prétendu esprit provocateur. Noé l'enfant terrible est un adulte depuis longtemps même si ses films eux ne veulent pas quitter l'enfance regardant le monde avec un mélange d'émerveillement naïf et de distance ironique. En ce joli mois de juin, le cinéaste parle du passé au présent. Comment est né un tel film ? « *Dans les airs !* », balance-t-il dans un éclat de rire. Mai 2000. Noé a 38 ans, deux films d'auteur transgressifs et fauchés à son actif (*Carne* et *Seul contre tous*). Il fait la bringue sur la Croisette avec son pote Albert Dupontel. Un matin, ce dernier - pilote d'avion à ses heures perdues - décide de rentrer sur Paris en tenant les commandes d'un coucou. Gaspar Noé jouera les copilotes : « *Je suis un peu inquiet mais Albert m'assure que tout va bien se passer. Je suis crevé, je me laisse porter. On a donc fait Nice-Paris dans un petit avion tous les deux. Sans aucun problème !* » J'écoute un peu interloqué. Pour Noé l'affaire semble naturelle, alors je me laisse porter par les images et le son. Dupontel façon Saint-Exupéry survolant la France sur un coup de tête, à côté de celui qui allait bientôt lui faire éclater la tronche d'un individu à coup d'extincteur sur grand écran, rien que de très banal après tout. Noé enchaîne et parle cette fois d'un vol long-courrier, toujours avec Dupontel. En mode passager cette fois. « *Arrivés à New-York, mon copain Darren Aronofsky nous emmène dans une petite salle new-yorkaise pour aller voir Malena.* » Ce mélo sur fond de Seconde Guerre mondiale de Giuseppe Tornatore, est certes un peu ampoulé, mais il y a Monica Bellucci qui irradie de partout. Les pièces du puzzle s'emboîtent petit à petit.

Changement d'air à nouveau. Les Bains-Douches, boîte de nuit parisienne, hype en ce début de millénaire. Vincent Cassel interpelle le cinéaste : « *Avec Monica, on a envie de faire un film avec toi !* » Tintement de coupes de champagne qui s'entrechoquent, rythmes syncopés d'un tube des Daft Punk surgissant des enceintes, cris d'une foule en délire. Nuit blanche. Le producteur Christophe Rossignon organise dans la foulée un déjeuner plus formel. Noé s'emballa un peu et propose au couple Bellucci-Cassel, un film semi-porno (cela deviendra *Love* quelques années plus tard, mais sans eux) : « *J'avais baptisé ce projet Danger, ce qui n'était pas très malin. Ni Monica ni Vincent n'étaient partants. Comme j'étais préparé à cette éventualité, j'ai sorti du chapeau une autre idée : un film de vengeance façon Un justicier dans la ville, mais entièrement raconté à l'envers.* » Rue du faubourg Saint-Denis, Noé reprend une gorgée de son eau qui continue de pétiller dans son verre. « *Voilà le début de toute cette histoire... La suite est plus connue...* » Quant à la fin, elle continue de se balader sur l'écran.

MINI-NUIT GASPAS NOÉ

Irréversible suivi de *Lux Aeterna* suivi de *Irréversible* - version intégrale (nouveau montage chronologique)
 > UGC ASTORIA, 19h30



Le Dernier Sou (1943)

Roquevert, roi des escrocs

Tout au long de la semaine, **Bertrand Tavernier** nous explique pourquoi l'œuvre d'André Cayatte (1909-1989), objet d'une grande rétrospective au festival Lumière 2019, mérite d'être redécouverte.

QUIZ ETES-VOUS TOMBÉ DANS LA MARMITE ASTÉRIX ?

Vous voilà installé dans la Halle Tony Garnier, vous avez posé votre casque, ôté vos braies trop chaudes, déposé votre pilum (si vous êtes Romain). Avant que Alain Chabat et ses Gaulois lancent la projection de l'irrésistible *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre*, amusez-vous avec ce questionnaire Astérix, film et BD.

1 Réplique fameuse du film d'Alain Chabat (et de l'album qui l'inspire) : « On a dit trois parts, Obélix ». Que coupe donc le gros Gaulois un peu enveloppé ?

- A Un gâteau
- B Un sanglier
- C Un bloc de pierre qui deviendra un menhir

2 Quelle est la profession du personnage joué par Edouard Baer dans Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre ?

- A Vendeur de souvenirs devant les pyramides
- B Scribe
- C Architecte

3 Au début des années 2000, on s'apprête à tourner une adaptation d'Astérix en Espagne, finalement retoquée par Albert Uderzo. Qui en était le réalisateur pressenti ?

- A Bruno Dumont
- B Alexandre Astier
- C Gérard Jugnot

4 Dans l'album Astérix en Corse, un aubergiste donne aux Gaulois un fromage à l'odeur particulièrement prononcée (probablement un casgiu merzu). Il finira par...

- A être dégusté lors du banquet final
- B empoisonner un camp de Romains
- C exploser dans le bateau des pirates

5 Dans Astérix le gaulois, le tout premier film d'animation tiré des albums, qui prête sa voix à Obélix ?

- A Pierre Tchernia
- B Jacques Morel
- C Jean-Pierre Marielle

6 Quelle la formule utilisée dans Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre pour dire que « ouais, on fait aller » ?

- A Toutétobofix
- B Osiris veille
- C Imhotep

7 Dans quel magazine paraissaient en feuilleton les aventures d'Astérix le Gaulois ?

- A Pif gadget
- B Pilote
- C Positif

8 Comment le marchand phénicien Epidémaïs croisé à plusieurs reprises dans les albums par Astérix et Obélix recrute-t-il ses rameurs ?

- A Ce sont des prisonniers Numides achetés à prix fort
- B Ce sont des prisonniers Gaulois achetés à bas prix
- C Ce sont ses collaborateurs qui n'ont pas lu leur contrat jusqu'au bout avant de le signer

9 Dans l'album Le Domaine des dieux, César s'offre les services de l'inventif architecte Anglaisgus. De quelle innovation architecturale n'est-il pas l'auteur ?

- A Les "conduisez-dedans", ancêtre antique du drive-in
- B Les "gratte-Olympe", ancêtre antique des gratte-ciels
- C Les "potions-tabernae", ancêtre antique des drugstores

10 Dans l'album Astérix gladiateur, les Romains ont trouvé un moyen de se protéger des chants d'Assurancetourix. Lequel ?

- A Ils se bouchent les oreilles avec du persil
- B Ils l'ont tout simplement jeté aux lions
- C Les oies du Capitole couvrent sa voix

PRÉCURSEUR

Le premier néo-réalisme

Explorateur de genres, **Jean Renoir** fut aussi le cinéaste du réalisme social.



Toni (1934)

SÉANCE Toni > COMEDIA, vendredi 18, 20h15

FILOUTERIE

« *Le Dernier Sou* (1943) est un film épatant. Une espèce de petit film noir qui est une vraie révélation. Pour la petite histoire, c'est le tout dernier film de la Continental à être sorti, en 1946. Quand la Continental, cette société de production à capitaux allemands imposée par l'occupant, a cessé son activité, défaite oblige, le montage était achevé mais pas le mixage. Il est sorti dans l'indifférence générale. C'est une histoire d'aigrefin : des histoires d'escroquerie, ça donne souvent lieu à des films légers, mais là, pas du tout, le récit devient de plus en plus noir, y compris dans le dernier tiers avec beaucoup de scènes nocturnes. Les décors sont étriqués, peut-être par manque d'argent, en tout cas, on a l'impression que les ruelles sont étroites. C'est aussi noir, oppressant, désolé, que les couloirs de prison que Cayatte filmera plus tard. Il s'agit d'escroqueries aux petites annonces : des types déposent une somme d'argent pour

vendre un produit, et puis quand ils n'y arrivent pas, on le leur reprend dix fois moins cher. Il y a aussi des ventes de « faux métiers » : on vend un faux cinéma, une fausse boutique de vin ! Celle-ci donne à Cayatte la possibilité d'une séquence formidable, où énormément de clients se pressent, puis l'on n'en suit plus qu'un, qui fait le tour du pâté de maisons et qui troque sa bouteille contre de l'argent... Noël Roquevert est formidable en patron de la bande d'escrocs : il est à la fois charmeur, rusé, impitoyable, maître-chanteur, assassin. La noirceur doit peut-être au scénariste Louis Chavance, l'auteur du *Corbeau*. Même le héros, très bien joué par Gilbert Gil, a une face noire. Autre surprise du film, Ginette Leclerc a un charme fou, elle n'est pas utilisée comme souvent en vamp, sa sensualité est simple, naturelle. Elle est remarquable. »

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

LES CAYATTE DU JOUR

La Fausse maîtresse
 > PATHÉ BELLECOUR, 14h15
Justice est faite
 > CINÉMA COMEDIA, 14h15
Les Risques de métier
 > CINÉMA LES ALIZÉS / Bron, 14h30
Les Amants de Vérone
 > LUMIÈRE FOURMI, 16h15
Le Dossier noir
 > CINÉMA COMEDIA, 16h45
Nous sommes tous des assassins
 > LE MÉLIÉS / Caluire, 20h30

SÉANCES À VENIR

Le Dernier sou
 > INSTITUT LUMIÈRE, vendredi 18, 14h
 > LUMIÈRE FOURMI, samedi 19, 17h

Ça se passe à LUMIÈRE

La présentation par **Bong Joon-Ho** de *Parasite*, Palme d'or 2019, a valu au cinéaste une standing ovation dans la grande salle de l'Institut Lumière. Elle a été précédée d'un montage d'extraits de ses films.



« Généralement, quand je vois Thierry Frémaux, je suis en smoking [au Festival de Cannes], là, je suis heureux que ce soit plus détendu. Merci pour ce montage qui donne l'illusion que je suis un bon réalisateur. Celui qui a fait ce montage est plus doué que moi. Alors, ceux qui ont vu ce film, merci de ne pas parler à ceux qui ne l'ont pas vu, pas de spoiler ! Quand vous attrapez un parasite, il s'accroche à vous, vous ne pouvez plus vous en défaire. J'espère que le film sera comme ça pour vous ! »



Hippolyte Girardot présentant *La Règle du jeu*.



Karine Silla présentant *La Vallée du bonheur*.

« *Un Sac de billes* est le seul film de commande que j'ai réalisé, car je n'avais pas un rond. Je l'ai fait grâce à Maurice Pialat qui avait dit non et à François Truffaut qui a appelé Claude Berri pour lui dire « j'ai le garçon qu'il te faut ». J'ai pu tourner avec des enfants de dix et onze ans et les années qui ont suivi avec d'autres de plus en plus petits jusqu'à *Ponette* dans lequel l'actrice avait quatre ans. J'ai aimé travailler avec eux et eux ont aimé faire du cinéma. J'ai été payé, mal parce que Claude Berri payait mal, mais j'ai pu payer mon loyer. A la sortie, j'ai eu contre moi la production car il y avait des scènes que j'avais tournées en douce qui n'étaient pas dans le scénario. On me l'a reproché au point que le co-auteur du roman, Patrick Cauvin, me menace de me faire un procès. Mais c'était ma liberté de l'adapter comme je l'entendais. »

Jacques Doillon, présentant son film, *Un sac de billes*.

PRIMA DONNA

L'univers unique de Lina Wertmüller



Il faut redécouvrir cette cinéaste italienne qui voit son pays à travers les yeux d'un petit homme.

Giancarlo Giannini

Il faut avoir une sacrée intelligence pour aveuglément s'abandonner sous la direction de Lina Wertmüller. Le comédien italien Giancarlo Giannini la possède. Il devient son acteur fétiche : il n'a pas peur du pire de ce que peut représenter l'âme humaine, endosse les rôles de l'homme de taille moyenne, merveilleusement veule, violent, jamais responsable et terriblement vivant. Il se transforme en une sorte de Charlie Chaplin, en mode Charlot, qui aurait muté vers un inaltérable ridicule avec sa moustache faussement virile, ses yeux tantôt mi-clos quand il croit dominer, tantôt écarquillés quand il s'apprête à fuir. Avec ce personnage de petit macho implorant, Wertmüller sublime l'imbécillité de l'individualisme à travers quatre films : *Mimi métallo blessé dans son honneur* (1972), *Film d'amour et d'anarchie* (1973), *Vers un destin insolite sur les flots bleus de l'été* (1974) et *Pasqualino* (1975).

Face à lui : les italiens !

Plus que l'Italie, Wertmüller ausculte les Italiens. Mimi, le petit ouvrier, Antonio l'anarchiste réfugié dans un bordel, Gennarino skipper communiste, et Pasqualino, voyou minable, sont tous d'origines modestes. Parce qu'ils ne sont rien aux yeux de la société, ils se confrontent à une Italie aux classes sociales marquées par le communisme fier, la mafia épaisse, et la bourgeoisie arrogante. A la fois dérisoires et conséquents, les Italiens qui font face aux héros très susceptibles des films de Wertmüller réagissent tels des personnages de bande dessinée. La caméra sophistiquée de la cinéaste les déforme, les approche de très près pour en révéler une trivialité désarmante qui les rend tous inoubliables. — Virginie Apiou

SÉANCE

Mimi métallo blessé dans son honneur
 > CINÉMA OPÉRA, 15h



Quelle place pour les classiques dans la presse spécialisée ?

Au MIFC, un intéressant débat sur le traitement du cinéma de patrimoine par la presse réunissait professionnels de l'écrit, de la radio et de l'audiovisuel. Tous se sont accordés sur un enjeu majeur : la nécessité de dépoussiérer et de rendre le cinéma de patrimoine non excluant. Pour François Theurel, alias Le Fossoyeur de films sur YouTube, il existe un « besoin primordial de storytelling ». L'excavation de films parfois méconnus permet de confronter leurs thématiques au contexte actuel, comme l'exprime Marc Moquin, rédacteur en chef de Revus & Corrigés, citant *L'Âme des guerriers* à propos d'un sujet actuel que le féminicide. S'ils revendiquent une indépendance quasi-totale, ces médias sont forcés de travailler main dans la main avec les éditeurs pour des besoins iconographiques. Même si la législation reste floue au niveau de l'utilisation de photogrammes (souvent utilisés librement, au même titre que les citations), la question se complique pour les clichés de tournage ou les photos promotionnelles. Heureusement, les mentalités évoluent. — Jean-Baptiste Tournié

PORTRAIT

Un jour une bénévoles

MARIE-JO PAGES : « MICHAEL CIMINO, ÉMU AUX LARMES, C'ÉTAIT INCROYABLE ! »



Pour ses collègues bénévoles, c'est Marie-Jo. Mais à l'entrée de certaines salles de cinéma, certains festivaliers l'appellent encore « Madame Pages ». Et pour cause, pour certains habitants du quartier Montplaisir, Marie-Jo était leur institutrice. Cette lyonnaise d'adoption était en effet directrice de l'école maternelle Lumière puis de l'école élémentaire Simone Signoret : « j'étais prédestinée à devenir bénévole au festival Lumière », s'amuse-t-elle. Depuis sept ans, Marie-Jo revêt son pull rouge de bénévole pour participer à l'accueil du public au Pathé Bellecour, mais aussi pour contribuer à la mise en rayon au sein de la boutique du Village quelques jours avant l'événement.

« Ce qui me plaît le plus, c'est le contact avec les gens et le travail en équipe. L'ambiance est extraordinaire, c'est vraiment festif ! », dit cette stéphanoise devenue lyonnaise. Passionnée de cinéma, fan absolue de Claude Sautet, Jeremy Irons et de Donald Sutherland, Marie-Jo n'a pas hésité à troquer son costume d'institutrice-directrice pour celui de bénévole lorsque l'heure de la retraite a sonné. « Ce que je trouve aussi génial dans cet événement c'est de revoir des classiques sur grand écran. Je me souviens de la projection du film *La Porte du paradis* à la Halle Tony Garnier, présentée par Michael Cimino, ému aux larmes, c'était incroyable ! » Depuis, Marie-Jo a d'ailleurs transmis sa passion à son petit-fils Elliott, deux ans, qui fête cette année son premier festival Lumière ! — Laura Lépine

OCS

Vous aimez les grands noms du cinéma, nous aussi.

Réalisé par Francis Ford Coppola



Cotton Club
le 20 octobre 20:40
sur OCS Géants

partenaire officiel
LUMIÈRE2019
GRAND LYON FILM FESTIVAL
12/20 OCTOBRE

CANAL SFR bouygues free PlayStation et sur ocs.fr

OCS : vos films en exclusivité et vos séries en US+24, sur tous vos écrans. Plus d'informations sur ocs.fr. © 1984 Totally Independent Ltd.



Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
 Suivi éditorial : Thierry Frémaux
 Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 10 650 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



GRAND LYON

La Région

CCN

LES FILLES DE LYON

BNP PARIBAS

Adéquat

CASINO

DESSANGE

OL

HFFA

OCS

france-tv

Le Monde

inter

euronews

VARIETY

PREMIERE

ALLOCINE

Member

OLE PETIT BULLETIN

LE PROGRES

L'OBS

telemontecarlo

Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival